

LAURA TROMPETTE

La révérence de l'éléphant

ROMAN

Sélection finale
Prix littéraire
30 millions
d'amis

« Ce récit à trois voix va vous transporter.
Un texte d'une grande force émotionnelle. »
Femme Actuelle


CHARLESTON
POCHE

LAURA TROMPETTE

LA RÉVÉRENCE DE L'ÉLÉPHANT

« *Tout le monde devrait mourir ainsi. Entourée d'amour, sous un ciel clément, dans un jardin, avec un petit singe qui traîne pas loin. Mourir au cœur de la vie, avec délicatesse. Éteindre la douleur au moment opportun. Avoir le choix, le contrôle de l'interrupteur.* »

Marguerite est comme l'éléphant de Tanzanie : dans son Ehpad cannois, elle sent que son monde rétrécit. Elle veut tirer sa révérence, mais en France, ce choix ne lui appartient pas. Alors elle entend bien mourir ailleurs, dans la dignité. Avant cela, elle a une dernière tâche à accomplir : redonner goût à l'amour à son petit-fils, Emmanuel. Ce dernier, photographe animalier en Tanzanie, lui semble plus préoccupé par le sort des éléphants d'Afrique que par la solitude dans laquelle il s'est enfermé. La solitude, c'est aussi le lot de Roxanne, depuis qu'elle a abandonné sa carrière de joueuse de poker pour trouver un sens à sa vie. Son arrivée dans la maison de retraite de Marguerite va bousculer leur destin.

Comme une valse à trois temps, un roman qui aborde avec finesse le choix de mourir, la disparition des éléphants d'Afrique et la renaissance du sentiment amoureux.

Laura Trompette écrit depuis l'enfance, et a publié huit romans, explorant avec succès différents genres littéraires. Son œuvre est traversée par les thématiques qui lui sont chères : l'indéfectible lien entre l'homme et l'animal, le deuil, l'exploration des relations humaines et le voyage.

La Révérence de l'éléphant fait partie de la sélection finale du Prix littéraire 30 millions d'amis 2021, plus couramment appelé le Goncourt des animaux.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-723-0



9 782368 127230

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



www.editionscharleston.fr

LES LIBRAIRES ONT AIMÉ

« Je me suis régalée, un coup de cœur ! Un roman d'une profonde tendresse et délicatesse. Un plaisir de lecture ! »
Lydie Zannini, librairie du Théâtre (Bourg-en-Bresse)

« Un coup dans le cœur et dans l'âme ! Fort, universel, intergénérationnel. Un grand roman »
David Morisset, librairie Decitre (Annecy)

« Un hymne à l'amour et à la nature. Un roman qui fait voyager aussi bien au bout du monde qu'à l'intérieur de nous-mêmes. Un coup de cœur qui ravira toutes les générations. »
Céline Borie, librairie Trarieux Dominique (Tulle)

« Émouvant, puissant, magique ! Ce roman est somptueux et inoubliable. Il va vous transporter et vous faire voyager. »
Sandrine Dantard, Fnac Grenoble

« Une douce ode à la vie. Pour son huitième roman, Laura Trompette ose avec une infinie tendresse aborder un thème tabou, celui de la fin de vie. Servi par une écriture fluide et légère, ce roman réussit à nous dépayser complètement en nous guidant dans un safari photo criant de vérité. Une très belle réussite. »
Fred T., librairie Decitre (Crêches-sur-Saône)

« Quelle merveille, tout simplement. Une écriture absolument magnifique, simple, vraie, authentique. Les personnages sont plus qu'attachants. J'ai vraiment adoré et je tiens un coup de cœur pour la librairie. »
Arnaud, librairie Noires Merveilles (Collonges)

« De la France à la Tanzanie, partez pour un voyage bouleversant avec Marguerite, Emmanuel et Roxanne. Coup de cœur. »
Virginie, librairie Leclerc Obernai

Laura Trompette

LA RÉVÉRENCE
DE L'ÉLÉPHANT

Roman



De la même auteure

Ladies' Taste (Hugo Roman, 2015)

Ladies' Secret (Hugo Roman, 2015)

Si on nous l'avait dit (JC Lattès, Collection emoi, 2016)

C'est toi le chat (Pygmalion, 2017)

Hello (Pygmalion, 2018)

Asphyxie (Pygmalion, 2018)

Vies de chien (Pygmalion, 2019) – Prix littéraire de la SCC 2019

Emmenez-moi (recueil, Charleston, 2020) –

Nouvelle « Mauvaise fille »

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-723-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston).

« C'est que l'âge se révolte à tout âge contre l'âge ! »

Daniel Pennac

*« La photographie ne peut pas changer
le monde, mais elle peut montrer le monde,
surtout quand le monde est en train de changer. »*

Marc Riboud

*« Il y a quelque chose de plus fort que la mort,
c'est la présence des absents,
dans la mémoire des vivants. »*

Jean d'Ormesson

*À Yoann Lebouteux, toi qui as rendu cette aventure
si belle et ce voyage possible.*

*À Denis, pour nos inépuisables conversations,
sources d'inspiration.*

À toutes les Marguerite et tous les Éléphants.

PROLOGUE

Il est **7 heures** en Tanzanie. Le soleil levant jette sa lumière dorée sur les prairies humides et les troupeaux encadrés par de jeunes Maasaï. Les femmes sont coiffées de seaux encore vides et les écoliers bordent les routes.

Au milieu des plus petits et des plus grands animaux, Emmanuel Vernier, nimbé de poussière, profite de ce ballet visuel. Il ne s'en lasse pas. Des falaises du Grand Rift aux gorges d'Olduvaï, des terres rouges de Karatu aux grandes plaines, des pépinières en développement au lac Eyasi : les paysages multicolores qu'offrent les contreforts du cratère du Ngorongoro sont une source perpétuelle d'émerveillement. Un émerveillement décuplé par la conscience de son extrême fragilité.

Moteur éteint, vitre baissée et objectif en main, Emmanuel s'apprête à passer la matinée au sein de cette nature exubérante. Sous le pépiement des oiseaux et devant les ondulations des collines

à perte de vue, il se sent privilégié de pouvoir figer ce royaume qui tient encore, en équilibre.

Sur ce sol chargé d'histoire, il peut imprimer un bout de la sienne.

Certains ont, dans leur portefeuille, des photos d'enfants serrées contre leur cœur. Lui, il a cette terre, dont il est le fils adoptif et qui inonde ses pellicules. Cette terre, ses habitants et ses animaux, qu'il participe modestement à préserver depuis des années.

*

Il est **6 heures** en France. À Cannes, à deux pas de la Croisette, le personnel soignant ne va pas tarder à se mettre en route vers Elia, la maison de retraite du quartier. Alors que la plupart des résidents sont encore à l'horizontale, Marguerite Vernier s'est déjà fauflée dans la chambre de sa sœur. Ces jours-ci, attaquée par la maladie, Suzanne faiblit.

La main posée sur le bras de sa cadette, Marguerite tente de faire circuler l'énergie d'un corps à l'autre. Elle sent que la vie s'évapore et elle veut la retenir de toutes ses forces. Bientôt, l'infirmière sera là et pour être soignée, il faut le vouloir.

Suzanne, dans une demi-conscience, envoie tous les signaux de quelqu'un qui ne veut rien ; si ce n'est que la douleur s'arrête. Mais Marguerite veut tout, pour deux. Il est inconcevable que sa petite sœur s'éteigne. Il est inimaginable de lui survivre ici, entre ces murs qu'elle n'a connus qu'en sa présence. Et, parce que tout dans ce cadre régressif ravive l'état d'enfant, Marguerite fredonne un air

qui soudain lui revient. Une berceuse que leur mère leur chantait doucement, lorsque l'une ou l'autre était clouée au lit.

*

Il est **minuit** dans la forêt péruvienne. Loin de la ville et sous la chaleur moite de la végétation luxuriante, Roxanne Salva ne dort pas. Elle est épuisée, mais le sommeil ne prend pas le dessus sur le flux incessant de pensées. En pleine retraite silencieuse, fatiguée par le jeûne qu'elle s'est imposé en venant ici, Roxanne s'abîme dans le doute. La confrontation avec elle-même est plus pénible encore qu'elle ne l'aurait imaginé. Hier est mort, demain n'existe pas et aujourd'hui est flou.

Et si elle n'avait jamais d'enfant ? Et si elle avait passé son tour, en pourchassant un rêve désormais périmé ?

Et si, au contraire, cette volonté de changer lui ouvrirait – plus tard – une porte vers l'inconnu que représente une vie plus sage, plus normale ? Mais est-elle faite pour une vie normale ? Et pourquoi pas ? Qui, d'abord, pose les balises de la normalité ?

Comme tous les soirs, cette multitude d'interrogations harassantes finira par la projeter dans les bras de Morphée. Et l'aube signera le début du reste de sa vie.

1.

MARGUERITE

Six mois plus tard

La chambre de Marguerite sent la rose, au figuré comme au sens propre. Si l'on imagine qu'un prénom peut influencer des inclinations, alors c'est certain, le sien l'a toujours poussée au plus près des fleurs. Elle les a respirées, aimées, entretenues, en toutes circonstances. Ici aussi, dans ce décor d'Ehpad qu'elle s'approprie depuis plus de trois ans, les vases, les suspensions et les petits pots de terre occupent une place éminente. La profusion de couleurs et d'odeurs la rassure. Si ses mains fatiguées peinent souvent à se mouvoir, elles ne rechignent jamais à prendre soin de son maigre jardin intérieur. C'est peut-être tout ce qui lui reste, mais ça vit encore.

Dans son fauteuil, devant la fenêtre entrebâillée, Marguerite parle à voix basse. Elle ne veut pas qu'on puisse l'entendre derrière la porte ou à travers les murs trop fins. Sa voix chevrote plus qu'elle ne le souhaiterait. Elle s'est habituée aux libertés prises par ses cordes vocales, à leurs ruptures brutales, leurs trémolos imprévisibles. Aujourd'hui pourtant, c'est différent.

— Combien de temps ? demande son amie Sylvie dans le combiné.

— Je ne sais pas.

— Oh, Marguerite. Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu ne te soignes pas ?

— Parce que c'est mon droit. À quoi bon gâcher mes derniers moments ? J'ai eu une longue vie, déjà. Quatre-vingt-treize ans, tu te rends compte ?

— Et moi, quatre-vingt-neuf. Ce n'est pas une excuse pour abandonner la partie.

— Je n'abandonne pas. Je choisis. Un peu comme Suzanne s'est laissé glisser...

— Tu exagères. On ne se sera même pas revues...

— Tu m'as dit que tu me préférerais au téléphone, de toute façon.

— Que tu es chiante !

— Oh, tu as enterré ton humour ? D'ici, au moins, je ne peux pas sentir ton affreux parfum. Et toi, tu as la paix.

— Peut-être que ton odorat en a pris un coup, qui sait ?

— Pas du tout, figure-toi.

— Toi et tes envies de dégobiller à tout bout de champ, vous me manquez quand même.

— Tu es à Paris, moi à Cannes, c'est comme ça, mon amie. Le lien n'a pas besoin des yeux. Et les miens ne voient plus très bien.

— Qu'est-ce que je devrais dire !

— Il nous reste les oreilles, ne nous plaignons pas.

Après avoir terminé sa conversation, Marguerite repose le combiné, retire ses lunettes et clôt ses paupières. Elle laisse son visage prendre un bain de lumière. Elle se concentre sur la sensation du soleil qui balaie, de ses rayons vibrants, les rides de sa peau ancienne. Sa peau fatiguée par les assauts du temps et de la peine. Cette peine, elle a appris à vivre avec très tôt, lorsque, à trente-neuf ans, elle a perdu son enfant. Irène, sa fille de dix-sept ans, décédée en couches. Un deuil contre-nature, dont la brutalité a éteint une partie d'elle-même. Ce soir-là, dans un couloir blafard de l'hôpital Saint-Antoine, elle est tombée sous les mots de la gynécologue-obstétricienne. *Hémorragie du post-partum. Jamais vu ça à son âge. Rien pu faire. Je suis désolée. Mais le bébé va bien.* Toute sa vie, ces bouts de phrase ont résonné dans sa tête. À l'époque, Marguerite et son mari, Auguste, n'ont pas pu céder au chagrin. La douleur était comme un poignard qui ne cesserait de leur lacérer le cœur, mais elle ne pouvait pas gangréner leurs vies parce que Irène, en partant, avait mis au monde leur petit-fils, Emmanuel. Pour lui, il fallait vivre. Il fallait lui donner tout ce que Irène ne pourrait pas lui donner. Il fallait réapprendre, très vite, à verser de la joie dans les journées. À transmettre à ce petit corps, qu'ils berçaient contre les leurs, des ondes qui ne sentaient pas la mort. Un

bébé ressent tout ce qu'on émet à son contact. Ces perceptions-là laissent dans son inconscient des traces pour demain. Alors, Emmanuel méritait toute la résilience dont Marguerite et Auguste étaient capables. Ils ne pouvaient se permettre d'être des parents éplorés. Ils devaient être des grands-parents pour ce bébé, orphelin à la naissance. Car il n'avait pas de père non plus. Irène était rentrée enceinte d'une colonie de vacances sans jamais révéler le nom de celui qui avait mis la graine. Marguerite et Auguste avaient cherché à la faire parler, mais elle bottait en touche. Elle leur avait dit que c'était une erreur, que ce garçon n'était pas digne de faire partie de leur vie. Pourtant, elle ne voulait pas avorter. Ils l'avaient donc soutenue dans son choix et, après le drame, ils n'avaient pu se résoudre à trahir la mémoire d'Irène en allant contre sa décision. Au fil des années, mille fois ils s'étaient posé la question, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour savoir. Ce garçon ne s'était jamais manifesté et c'était probablement mieux ainsi.

La mort, Marguerite a aujourd'hui le sentiment de l'avoir assez affrontée. Elle ne veut plus survivre à personne. Ce serait inconcevable de perdre quelqu'un d'autre. D'abord sa fille, ensuite Auguste emporté par un AVC il y a sept ans. Six mois plus tôt, sa petite sœur, Suzanne, et, trois semaines en arrière, son amie, Paulette, la doyenne de la maison de retraite. Elle a supporté chaque enterrement, avec toute la dignité de son éducation. Mais au fond, elle est à bout de forces. Elle veut être la prochaine sur la liste de la Faucheuse. Et rien ne la fera changer d'avis.

Vivre à Cannes, c'est toute une expérience, même derrière les murs d'un établissement spécialisé. Il y a, dans cette ville, une effervescence permanente, grâce au Palais des festivals qui agit comme un poumon. Dehors, il se passe toujours quelque chose, là où, dedans, la vie s'effiloche en sourdine. Lorsque le bruit de la trotteuse devient trop pesant, Marguerite, depuis la fenêtre de sa chambre, profite des distractions sonores offertes par les différents événements. Elle ne voit plus grand-chose, mais elle entend, grâce à ses sonotones. Alors, elle imagine. Elle a appris à aiguïser les sens qui lui restent pour pallier la faiblesse des autres.

Ce matin, elle écoute les embouteillages de l'avant-Festival et elle pense à Suzanne. Elle aimait tant cette période de l'année. C'est la première fois que sa sœur ne commentera pas les tenues des passants, l'excentricité de ce monde qui avait – à son goût – trop changé, les bruits de la nuit qu'elle entendait encore. Suzanne avait des yeux et des oreilles affûtés. C'est l'ostéo-arthrite qui l'avait conduite dans cette maison de retraite, en lui faisant perdre son indépendance et sa mobilité ; et c'est un zona qui l'a emportée, en trois jours. Marguerite, bouleversée, s'est consolée en se disant qu'elles avaient partagé plus d'un millier de jours ici. Trois ans qui leur avaient rendu la sororité de leur jeunesse. Un cadeau pour leur éternelle complicité qui pouvait s'exprimer au quotidien, sans les heurts de la distance. C'était comme une colocation encadrée, comme un retour à l'adolescence.

Elles ont fait tourner le personnel en bourrique plus d'une fois, leur laissant par là même des souvenirs impérissables. Lorsqu'elles étaient ensemble, le côté cabot de Suzanne et Marguerite décuplait, et elles aimaient en rire, sans tellement se préoccuper des règles et autres protocoles. Pendant longtemps, l'une a comblé les défaillances physiques de l'autre et réciproquement. Elles sont sorties sous la lune, se sont volatilisées, ont manqué des rendez-vous médicaux, caché un chat, et elles ont même essayé d'avoir une photo avec Line Renaud. Il aura fallu qu'elles approchent de la fin pour retrouver les joies du début.

C'est lorsque les yeux de Marguerite ont commencé à lui jouer des tours que Suzanne avait eu cette idée folle, il y a trois ans de cela : « Viens vivre à Cannes avec moi, chez Elia. » Auguste était parti depuis plusieurs années, Emmanuel parcourait l'Afrique pour ses photographies et rien ne retenait plus vraiment Marguerite à Paris. Pour Suzanne, c'était évident, il fallait qu'elle la rejoigne. Marguerite avait argué qu'elle n'avait pas les moyens de se payer un Ehpad aussi luxueux. Ce à quoi sa sœur avait répondu que l'argent n'était que de l'argent et qu'elle en avait assez pour deux. Marguerite, gênée, s'était d'abord bornée à refuser, puis elle avait fini par céder. On ne disait pas non à Suzanne comme ça, de toute façon. Elle était têtue comme une mule et intarissable en argumentaire. Quelques mois plus tard, Marguerite débarquait donc chez Elia avec ce qu'elle avait emporté comme dernières affaires personnelles. L'euphorie des retrouvailles s'était chargée de lui faire oublier le reste.

Dans le couloir, un vieux crie contre un pull qu'il ne reconnaît pas. M. Chazot est comme ça : colérique, impulsif, soumis aux fils qui déraillent dans sa tête. Les autres perdent la boule pendant que Marguerite perd la vie, en pleine conscience. Et ce constat n'appelle aucune conclusion. Son choix est fait désormais.

À l'hôpital, ils n'ont pas été précis parce qu'ils ne sont pas Dieu. À la louche, il lui reste quelques mois. Le crabe a pris ses entrailles, il s'est niché dans le côlon, et il va se répandre. L'idée reçue selon laquelle le cancer se développe moins vite chez les sujets âgés a été révisée depuis un moment. Sans traitement, elle pourra vivre normalement encore un peu, le temps de trouver sa chute. Elle en avait parlé avec Paulette, avant qu'elle ne s'en aille, elle aussi. Paulette était sa confidente. Elles avaient un humour et des humeurs compatibles. C'est la première à qui elle avait annoncé son cancer, avant de s'en ouvrir à Sylvie ce matin.

Il s'est déclaré quatre mois après le départ de Suzanne et ça ne l'a pas vraiment étonnée, Marguerite. La tristesse, poussée à l'extrême, peut réveiller des choses que le corps garde en sommeil. Ça n'a pas loupé. Alors, elle a commencé à échaufder des plans dans sa tête et à les partager avec Paulette. Marguerite ne veut pas mourir chez Elia, dans la souffrance, entre deux soins palliatifs. Elle s'est attachée aux gens et à l'endroit, mais maintenant que Suzanne n'est plus là, elle veut choisir son heure et son lieu. Malheureusement, en France,

c'est interdit. Qu'il en soit ainsi. Marguerite a une dernière volonté : s'éteindre dans un pays qu'elle ne connaît pas, sous un ciel nouveau qui l'accueillera et l'aidera à partir.

En attendant de trouver où, quand et comment, elle a une ultime mission à accomplir : redonner le goût de l'amour à Emmanuel. À cinquante-quatre ans, on ne peut pas avoir renoncé. C'est inconcevable. Lorsqu'elle ne sera plus là, elle veut savoir son petit-fils contre une épaule, pour les jours de pluie comme de grand beau. Elle veut qu'il aime et qu'il soit aimé. Et elle attend sa prochaine visite pour le lui faire comprendre. Elle n'a plus le temps de remettre son dessein à demain. Avant la fin de l'année, tout doit changer.

2.

EMMANUEL

Emmanuel en a vu des pays et des décors. Il en a parcouru des ciels, des chemins, des montagnes, des forêts, des mers même. Il a presque autant d'années que de destinations au compteur. Une cinquantaine. Surtout en Afrique, du désert du Namib aux forêts du Congo, en passant par le fleuve Zambèze, les falaises du Cap ou le delta de l'Okavango.

Pourtant, au départ, son métier de photographe avait d'autres tonalités. Il travaillait à Paris, pour la presse sportive, et il couvrait les grands événements au rythme effréné de l'actualité. Jusqu'au jour où cette position, qui lui avait donné le sentiment d'exister, est devenue un carcan oppressant. Une vie artificielle de laquelle il a ressenti le besoin de s'extraire. Il a commencé par des pauses et

des voyages, des photographies d'animaux et de paysages, pour tenter de rendre justice à ce qui lui était donné d'observer. Puis, l'exception s'est muée en habitude, en nécessité.

Il n'a jamais regretté l'effervescence des stades, des rédactions et des médias. En réalité, Emmanuel n'était pas fait pour ça. Ce sont d'autres émotions qu'il aime vivre et qu'il veut transmettre, au contact de l'Animal qui – malgré son attrait touristique – perd du terrain, perd de sa force. En effet, chaque année en Afrique, la population se multiplie ; la précarité, la sécheresse et le manque d'espace s'accroissent.

Le mot « photographie » est issu de deux racines d'origine grecque : le préfixe *photo* évoquant l'utilisation de la lumière, et le suffixe *graphie* qui renvoie à l'action d'écrire, de dessiner, d'aboutir à une image. Emmanuel s'est toujours identifié à cette idée que le photographe est quelqu'un qui écrit avec la lumière. Alors, malgré les ombres au tableau, il s'est donné pour mission de garder cet éclat dans son travail, comme un phare dans la nuit.

Lorsqu'il a décidé de s'installer en Tanzanie, il n'a pas fait le choix de la grande ville d'Arusha, contrairement à la plupart des expatriés. Il se sentait plus proche de certaines tribus traditionnellement nomades que des Européens sédentarisés, même s'il est un peu des deux finalement. Il voulait être au plus près du Serengeti, des villages maasaï, des animaux sauvages et de cette région qui abrite les traces des premiers hommes. C'est ça, son ADN. La nature maîtresse, les terres indomptables et la cohabitation à grande échelle entre les multiples ethnies, les touristes et les espèces endémiques en migration.

Ce matin, comme chaque jour, il s'est levé avant le soleil. Il a quitté sa modeste maison de Karatu dans l'obscurité, sous les yeux presque endormis de Rafiki, le petit primate galago qui a élu domicile dans un arbre de son jardin. Il s'est éloigné des terres rouges riches en fer, du vrombissement de la ville et des lignes de pylônes pour rouler vers des paysages plus dénudés.

Depuis son 4x4, il regarde la clarté du jour s'élever progressivement sur les routes propices aux cahotements. Ces routes dont il aime les imperfections et les défis. Rien n'est lisse ici. Ni les gens ni les sols. On est très loin des univers aseptisés qu'il a fréquentés dans une autre décennie de sa vie. Et l'on n'est jamais à l'abri d'une rencontre exceptionnelle. En l'occurrence, un troupeau d'impalas qui traverse. Une centaine de femelles pour un mâle, qui sait visiblement gérer la polygamie.

Ici, les journées se suivent mais ne se ressemblent pas. Le spectacle éblouissant de la nature est en permanente mutation, selon les saisons.

Hier, au parc national de Tarangire, Emmanuel a dédié son temps à l'observation et à la capture d'instantanés de grâce venus récompenser sa patience. Pour immortaliser une scène d'exception et en faire une photographie digne de ce nom, il faut accepter d'en louper des centaines. Accepter d'être le témoin silencieux d'un royaume sauvage en action. Composer l'image, attendre l'émoi et saisir ce qui s'offre à l'objectif. Au milieu des baobabs et des tamarins, devant l'horizon vallonné, il a scruté les mouvements d'une famille d'éléphants, qui s'abreuvait en creusant des puits dans le sol.

Pour chercher de l'eau – ce Graal interespèce – ils exécutent une chorégraphie bien huilée, forant la terre jusqu'au trophée.

Aujourd'hui, c'est un programme différent qui l'attend. Moins de mouches tsé-tsé et plus de vent. Emmanuel a rendez-vous avec ses amis Xavier, Alvin, et Samwel, un guide maasaï qu'il considère aujourd'hui comme un petit frère.

Il a connu Samwel par l'intermédiaire de Xavier, il y a déjà des années. Xavier est, depuis vingt-deux ans, à la tête d'une agence de safaris qui permet aux touristes, comme aux professionnels de la photographie ou de l'audiovisuel, de vivre une expérience unique au cœur du Nord tanzanien. Et ce, dans le respect de la faune et de la flore. Emmanuel, pourtant intrinsèquement solitaire, s'est lié d'amitié avec lui – parce qu'ils se sont trouvé bon nombre de valeurs communes –, avant d'accepter de collaborer aux safaris-photos. Il ignorait alors que dans la communion autour de cet art et de cette nature, il rencontrerait une nouvelle nourriture de l'âme.

*

Sous un acacia parasol, Alvin, Xavier et Samwel sont en pleine discussion, autour d'une table pliable. Ormataï est juste derrière eux. Ce lieu-dit est la terre d'un village maasaï et de deux villages de paysans, appartenant respectivement à la tribu des Iraqw et des Nyiramba. Un rassemblement improbable de trois modes de vie, aux couleurs différentes, qu'Emmanuel a toujours regardé avec

curiosité et considération. Mais il n'est pas tout à fait dupe : les choix d'hier n'ont plus leur place, et la proximité entre les ethnies est inévitable ici, sur les flancs du territoire du Ngorongoro Conservation Area (NCA), et de son cratère classé au patrimoine mondial de l'Unesco.

Au cœur de ce paradis terrestre multicolore, de cette caldeira circulaire époustouflante qu'Emmanuel considère comme l'une des merveilles du monde, vit encore le fameux Big Five : lions, éléphants, léopards, rhinocéros et buffles. De ses mini-tornades aux eaux salées du lac Magadi, de ses marécages à ses zones de pâturage, des parois abruptes bleutées à ses pistes en lacets, ce sanctuaire est saisissant pour tout être qui a la chance de l'observer. Pourtant, sa préservation a un prix que tout le monde n'est pas prêt à payer.

Emmanuel est en train de rejoindre ses acolytes d'un pas décidé lorsqu'il croise Kadogo, un adolescent maasaï, chargé de surveiller les troupeaux. Bâton traditionnel à la main, il porte fièrement sa tenue rouge et bleu, au milieu des vaches et des chèvres. Kadogo vient de quitter l'âge du garçon pour devenir, du haut de ses quinze ans, un jeune guerrier. Emmanuel l'a vu grandir, prendre de la force et se draper de courage en choisissant de renoncer à l'école pour perpétuer les traditions ancestrales de sa tribu. Il a dû affronter sa mère, Nembris, qui aurait aimé le voir profiter de cette éducation désormais accessible. Mais il préfère marcher dans les traces de son père. Après plusieurs mois de transition post-circoncision, Kadogo fait désormais partie du clan des adultes.